

Ils pourront d'abord, par les renseignements qu'ils fourniront, éclairer le comité sur l'état réel des envois en nature. Il faut aussi qu'ils soient à même de s'occuper des âmes de nos soldats, de pourvoir sur place aux nécessités les plus urgentes de ceux que n'auraient pas encore atteints notre charité.

Dans ce but, un appel est fait à tous les catholiques qui comprennent, nous n'en doutons pas, que seconder cette œuvre, c'est remplir tout à la fois un devoir de français et de chrétien.

Les offrandes seront reçues chez les personnes dont les noms suivent :
M. Henri Bernard, rue de Courtrai, à Lille.
Berthelot, à Dunkerque.

Pierre Motte-Motte, place de la Liberté, à Roubaix.
Charles Flipo, rue de Tournai, à Tourcoing.

Charles Grimbart, place d'armes, 22, à Douai.

On rendra compte de l'emploi des fonds, en même temps que des résultats si précieux que l'on a bien lieu d'attendre.

Nous pouvons déjà faire connaître le départ de M. l'abbé Baron du diocèse de Cambrai, ainsi que des RR. PP. Stampf et de Damas, de la Compagnie de Jésus, ce dernier précédemment aumônier de l'armée de Crimée et actuellement de celle du Rhin.

SOCIÉTÉ DE SECOURS AUX PRISONNIERS DE GUERRE.

Au moment où la France s'émue du sort de nos malheureux prisonniers, le comité du Nord, qui a pris l'initiative de l'appel en leur faveur, est heureux de pouvoir constater le succès de ses premiers efforts.

A l'aide de nombreux et puissants concours et spécialement de la générosité de la Commission départementale, nous avons pu améliorer sensiblement le sort de nos soldats internés en Belgique et expédier déjà plus de 40,000 fr. et un grand nombre de vêtements en Allemagne. Des envois plus considérables se préparent avec d'autant plus d'ardeur que la saison devient rigoureuse et que beaucoup de nos prisonniers sont relégués dans les régions humides et malsaines. Le rapport des délégués envoyés par le Comité à Berlin où ils ont obtenu les autorisations nécessaires pour visiter les dépôts de nos soldats et leur apporter des secours, constate que partout il manque des objets en laine tels que chaussettes, gilets, couvertures. Nous appelons sur ce point l'attention de nos généreux bienfaiteurs : l'envoi de bonnets qui occupent de si pesants loisirs et distraient de la plus triste réalité, est aussi sollicité avec instance.

Un autre délégué qui a déjà représenté la société en Belgique avec succès, vient de partir pour visiter les provinces rhénanes où des correspondants dévoués nous prêtent le plus précieux concours. Par les relations personnelles des membres du Comité, nous cherchons à nous créer partout des intermédiaires et nous trouvons au sein même de l'Allemagne des hommes de cœur qui s'empressent de nous seconder et témoignent aux prisonniers la plus touchante sympathie.

Mais ce qu'il importe surtout c'est de faire entendre à ces malheureux la langue maternelle, c'est de leur prouver que la France dont ils s'éloignent chaque jour ne les a pas oubliés. Plusieurs ecclésiastiques se sont associés à notre œuvre. A la distribution des secours matériels, ils ajoutent ces paroles de consolation qui apportent sur la terre étrangère les doux souvenirs du Dieu de la famille et de la patrie, rojèvent les âmes abattues et adoucissent les amertumes de la captivité et de l'exil.

Le rapport de ces témoins véridiques permet de apprécier l'étendue des souffrances et des besoins sur lesquels certaines correspondances s'appliquant à des circonstances exceptionnelles ont pu laisser quelque doute. Les besoins sont immenses, la situation des malades est surtout déplorable, mais la charité est grandement encouragée dans sa mission par la certitude que, grâce aux mesures prises et à la vigilance exercée, les secours arrivent à leur destination par la voie la plus sûre et la plus rapide.

Des cartes-adresses sont envoyées dans les départements pour indiquer les noms et le séjour de tous les prisonniers et permettront de donner aux familles des renseignements qu'il était impossible de se procurer jusqu'ici.

Les délégués ont signalé des milliers de mandats sur la poste française adressés à nos soldats qui ne peuvent les toucher près des bureaux allemands. Nous demandons en ce moment au directeur général des postes l'autorisation d'en faire aux prisonniers les avances qui seraient remboursées par l'administration française.

Le Comité des Dames qui met au service de nos prisonniers le zèle et le dévouement qu'elles apportent à toutes les œuvres charitables fait en ce moment dans notre ville une quête dont le succès doublera nos ressources.

Pendant que nous adressons à la France un appel déjà entendu dans toute la région du Nord, un comité qui se forme à Bruxelles réclamera les sympathies de l'Europe entière et les nations qui ont montré tant de générosité envers nos blessés ne seront pas moins émues en présence d'une infortune qui dépasse par son étendue et sa nature ce que l'imagination la plus active n'aurait pu inventer.

Travaillons tous pour que le résultat de tant de bonnes volontés soit au niveau de nos désastres et que la générosité chrétienne ne soit pas vaincue même par les maux de cette guerre effroyable.

Les membres du Comité de secours :
Domte de Melun, Auguste Longhaye, E. Agache, Th. Barrois, Curtis, Léonard Danel, Descamps-Crespel, D. Igard-Desprez, de Gosselin, Aif. Houyé de l'Aulnoit, Vente.

Le comité a envoyé, le 16 novembre, la circulaire suivante à toutes les communes du nord de la France, il va l'adresser à tous les départements en priant les journaux de la reproduire :

« Le sort des combats a mis entre les mains de nos ennemis trois cent mille de nos soldats et plus de cinq mille d'entre eux, échappés à la captivité, se sont réfugiés en Belgique, où ils se trouvent détenus comme internés.

Les uns et les autres, après trois mois d'excessives fatigues, de campement sous la tente et de privations de toute nature, sont dénués de vêtements, de linges et de chaussures. C'est en cet état qu'ils sont emmenés prisonniers sous le climat rigoureux de l'Allemagne du Nord !

Ils ont froid ! et si l'on ne vient efficacement et énergiquement en aide à leur misère, nos pauvres chers soldats, si précieux à leurs familles et à l'avenir de la Patrie, seront décimés par la maladie et la mort dans les campements qui sont leur seul asile.

Il ne faut pas que l'immensité de la tâche nous décourage, elle doit être, au contraire pour chacun, un énergique stimulant.

Nous demandons pour nos prisonniers de guerre tous les vêtements vieux ou neufs dont on peut disposer.

Chaussures, — bas, — chaussettes, — caleçons, — pantalons, — ceintures, — gilets, — gilets de flanelle, de laine ou de coton, — chemises de linge ou de laine, — habits de toute sorte, — cravates, — cache-nez, — bonnets de nuits, — coif-

fures molles pouvant s'emballer, — Dons en argent.

Il a déjà été répondu avec un généreux élan à l'appel fait par les journaux de Lille et que les journaux des départements voisins ont si sympathiquement répété.

Merci à tous ceux qui ont déjà contribué aux précieux dons que nos soldats internés en Belgique ont reçus avec une vive gratitude !

La capitulation de Metz et la certitude de pouvoir faire parvenir sûrement en Prusse les vêtements qui nous seront envoyés, nous font, de nouveau, crier au secours !

La France ne laissera pas ses vaillants enfants en proie à la misère aux mains de l'étranger... Que dans chaque localité de généreux citoyens se chargent d'appeler et de concentrer les dons et veulent bien les envoyer sans délai à l'adresse indiquée ci-dessous.

Tous les colis avec la suscription suivante seront expédiés gratuitement par la compagnie de chemin de fer :
Sans garantie.

M. Auguste LONGHAYE,
Membre de la Société de secours, ELLE.

Les personnes de la ville qui n'ont pas encore fait parvenir leurs dons en vêtements, pouvant, pour plus de facilité, les déposer :

- A Esquermes, chez M. Wacrenier, rue Deschodt, 29;
- A Wazemmes, chez M. Delcourt, rue de Wazemmes, 143;
- A Fives, chez M. Barrois, rue de Bouvines, 18;
- A Saint-Maurice, chez M. Steverlynick, rue de Roubaix, 70;
- A Lille, chez M. Melun, rue Royale, 95;
- A Lille, chez l'imprimerie Danel, rue Nationale;
- Chez M. A. Longhaye, rue de Tournai;
- A Loos, chez M. Jules Marival;
- A La Madeleine, chez MM. Leblanc frères, filateurs.

Voici qui pourrait paraître incroyable, s'il ne s'agissait pas de nos braves marins. Ce n'est que merveilleux, et nous tenons le récit, dit un journal de Paris, d'une source authentique.

Il y a quelques jours, au fort du Mont Valérien, un détachement fut commandé pour une reconnaissance difficile et dangereuse. On choisit 200 marins, que l'on fit appuyer par quelques compagnies d'un régiment de ligne.

Il s'agissait de déployer toute la ruse et toute l'adresse des guerres de sauvages, et de fouiller un bois tout petit, un bouquet d'arbres plutôt, qui avait paru suspect. Et le commandant du fort, qui connaît ses hommes, leur avait dit :

— Allez, mes enfants, et nettoyez-moi ça de la bonne manière.

— De babord à tribord, soyez tranquille, commandant, avaient répondu les marins. On partit. Il était cinq heures.

On alla avec précaution jusqu'à un millier de mètres du bois en question. Là, les marins firent faire halte aux hommes de ligne.

— Attendez-nous là, dirent-ils, nous allons venir vous chercher.

Grâce à la faveur de la nuit qui commençait, nos hommes arrivent en rampant et en s'aidant de tous les accidents de terrain, jusqu'à la lisière du bois.

Point de sentinelles, point de feux ; point de mouvement ; rien que le bruit particulier des feuilles d'automne tombant le long des troncs noueux.

— Hm ? glissa un des anciens du bord à l'oreille de son voisin, faudrait voir ça. Je me charge de l'affaire.

Le détachement s'arrête et le marin se coule entre les herbes comme un serpent.

Si habile qu'il soit, il ne peut cependant éviter de ramper sur les feuilles mortes.

Au bruit qu'elles font en se brisant, un autre bruit répond d'une touffe voisine, et notre éclaireur voit dresser un casque, et une tête explore tout autour sans que l'homme sorte de sa cachette.

Le marin se tient co, puis, au bout d'un instant, quand le casque a rentré sa pointe,

sous le feuillage, il s'approche insensiblement, et, tout à coup, bondissant sur ses genoux, il poignarde la sentinelle, qui tombe sans pousser un cri.

Les autres marins qui étaient à dix pas de là ne se doutèrent de rien.

Notre homme recommença quatre fois ce manège avec le même succès.

Il avait son idée, comme on va le voir. Quand la quatrième sentinelle fut tombée, le marin avait exploré tout un côté de la lisière du bois.

Il était certain que l'accès était libre. Il revint vers ses compagnons.

— Maintenant, mes enfants, dépêchez-vous, allez chercher les lignards, et allons-y. L'opération prit un mouvement, quoique accompli avec moins de précautions que les précédentes.

Pendant ce temps, le marin rendait compte de son exploration à son officier, et celui-ci faisait transmettre tout bas des ordres à ses hommes.

Les soldats arrivèrent.

— Mes amis, leur dirent les marins, vous allez vous mettre comme ça, à quelques pas les uns des autres, et cerner le bois. Nous autres, nous allons entrer là-dedans. Vous jugerez tout ce qui en sortira. Ce ne sera pas long, allez, et nous ferons de notre mieux pour vous élargir de la besogne.

Quand ceux-ci jugèrent que nos soldats avaient eu le temps de cerner le bois :

— Allons-y, les enfants ! crie le lieutenant qui les commandait.

Et aussitôt les voilà qui bondissent comme des tigres et disparaissent sous le bois, la hache dans une main, le poignard dans l'autre.

Au bout d'un quart d'heure, nos soldats n'avaient presque pas entendu de coups de feu et n'avaient pas vu sortir un homme.

Enfin les marins reparaissent.

— Ah ! dame, dirent-ils aux lignards, ce tas de Prussiens, c'est si lourdard qu'ils n'ont pas eu le temps de se sauver. Nous croyons bien qu'ils sont tous restés sous bois.

On entre, et là un spectacle terrible s'offre à nos troupes.

Plusieurs centaines de Prussiens gisaient dans toutes les parties du bois, la plupart le crâne fendu d'un coup de hache.

Nos héros n'avaient pas tiré un coup de feu, et ils avaient dit vrai, pas un ennemi n'était resté debout.

Ils étaient montés à l'abordage. (Patrie.)

Préservatif contre la Variole.

Un des préservatifs les plus simples, les plus énergiques contre la petite vérole est l'acide phénique.

Voici le meilleur traitement préventif :

1° Laver toute la surface du corps matin et soir, à l'aide d'une grosse éponge trempée dans le mélange suivant :

Phénol 1 cuillerée à bouche.
Eau simple 4 litres.

2° Boire, dans la journée, trois ou quatre verres de la mixture suivante :

grammes.
Acide phénique de Calvert 2
Alcool à 80° 10
Sirop d'écorces oranges amer 100
Eau simple 1,000

3° Dans chaque chambre à coucher, mettre dans une assiette 50 ou 60 gr. d'acide phénique.

Les ambulances font grand usage de l'acide phénique.

Envoi des dépêches télégraphiques à Paris.

Les dépêches privées, destinées à être transmises à Paris par des pigeons voyageurs sont reçues dans tous les bureaux de télégraphe ou de poste.

50 centimes par mot.
Renseignements à l'intérieur des bureaux.

AVIS

Draps pour vareuse et uniforme de garde nationaux, chez MM. Léon Duthoit et C^o 12, rue du Chemin-de-Fer. 529

AVIS Plastron - Cuirasse à l'épreuve de la balle

Ce Plastron, d'un poids très-léger et à bon marché, est à l'usage des différents armées et se met sous la tunique, sans gêner les mouvements du tir et sans grossir l'homme qui le porte.

S'adresser pour renseignements et pour commandes, rue Solferino, 135, à Lille, pour les cantons de Roubaix et Tourcoing chez M. Bernard Welcomme rue du Vieil-Abreuvoir, 13, à Roubaix. — Seul dépositaire pour ces deux cantons. 553

En vente à la librairie J. Rebeux, 1, RUE NAIN, 1.

Règlement sur les manœuvres de l'infanterie Prix: 75 centimes.

ON DEMANDE

de suite des ouvriers TAILLEURS, pour façons, grandement payées. S'adresser rue St-Georges, 4, Grands Magasins de la Providence. 526

AVIS

Echange de billets contre or PRIME, 5 FR. AU MILLE

S'adresser rue J.-J. Rousseau, 20, à Lille. 534

AVIS

La compagnie des mines de Béthune informe MM. les consommateurs qu'à l'approche de la saison d'hiver elle approvisionnera ses dépôts de bons charbons et briquettes, pour foyers domestiques à des prix modérés.

Elle les engage à faire dès maintenant un approvisionnement suffisant pour le cas où les communications deviendraient moins faciles.

S'adresser à son Agence F. Pellat, 31 où à son dépôt rue Latérale près la rue du Chemin de fer.

CHEMIN DE FER DU NORD.

DE LILLE A MOUSCRON :
Lille, dép., Matin : 5.30 — 7 h — 8.3
— 9.55 — 11.05 — 12.30 — Soir : 2.20 — 4.30 — 5.30 — 7.55 — 10.30

Roubaix, dép., Matin : 5.47 — 7.18 — 8.48 — 10.13 — 11.23 — 12.48 — Soir : 2.38 — 4.48 — 5.48 — 8.13 — 10.47

Tourcoing, dép., Matin : 5.54 — 7.29 — 8.59 — 10.24 — 11.34 — 12.59 — Soir : 2.49 — 4.59 — 5.59 — 8.24 — 10.52

Mouscron, (heure belge) Arr. Matin : 6.10 — 7.45 — 9.16 — 10.40 — 11.50 — 1.15 — Soir : 3.05 — 5.15 — 6.15 — 8.40

DE MOUSCRON A LILLE
Mouscron (heure belge) dép. Matin : 7 h. — 8 h. — 9.30 — 11.05 — 12.05 — Soir : 1.40 — 3.21 — 5.53 — 7.10 — 9.10

Tourcoing, (heure franc) dép. Matin : 5.10 — 7.12 — 8.12 — 9.42 — 11.17 — 12.17 — Soir : 1.52 — 3.33 — 6.03 — 7.28 — 9.24

Roubaix, dép. Matin : 5.17 — 7.21 — 8.21 — 9.51 — 11.26 — 12.26 — Soir : 2.01 — 3.42 — 6.13 — 7.38 — 9.36

Lille, arr. Matin : 5.35 — 7.39 — 8.39 — 10.09 — 11.44 — 12.44 — Soir : 2.19 — 4.4 — 6.31 — 7.56 — 9.54.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX. DU 21 NOVEMBRE 1870.

— 32 —

LA GUERRE DU NIZAM

PAR MERY

XIV

FANTOMES DES NUITS.

— Voulez-vous me laissez diriger cette affaire, lieutenant Stephenson ? Je vous répons sur ma tête et sur mon honneur que mon ami Douglas sanctionnera tout ce que nous aurons fait.

— Je le crois, et je vous obéirai, sir Edward, comme à un ordre de votre ami le colonel Douglas. Je connais toute la confiance qu'il a en vous.

— Allons voir le fakir dans sa prison.
— Allons, sir Edward.

— Lieutenant Stephenson, vous me permettrez ensuite de refaire ma toilette chez vous, avec vos bons offices. C'est que je dois encore être rendu à Nerbudda avant minuit. Moss est là avec ses hommes. Douglas m'y attend aussi ; chaque nuit, on redoute une attaque. Si je ne parais pas avant minuit, Douglas me croira mort ou déshonoré... avez-vous un bon cheval ?

— Qui, sir Edward.
— Un cheval qui a vu les Taugs ?
— Qui les flaire ne les craint pas.
— Bien !... Allons voir notre fakir.

Ils sortirent en disant ces mots. Ces jours-là, aux mêmes heures, depuis le coucher du soleil, d'autres choses se passaient simultanément, et se liaient à notre histoire.

M. Tower, précède d'un porte flambeau, se rendait à la maison du capitaine Moss. Il se fit ouvrir la grille du jardin, et mettant le pied dans le vestibule, il recula trois pas devant une robe blanche, fièrement portée, et qui, certainement, ne couvrirait pas le squelette d'un fantôme ; aussi la frayeur de M. Tower était inexcusable.

Au grincement de la grille, cette gracieuse robe s'avance vers le seuil, et un visage divin fut éclairé dans tous ses contours par le flambeau de M. Tower.

— Eh ! c'est notre belle comtesse Octavie, s'écria-t-il en joignant ses mains. Voilà, certes, une surprise des mieux

conditionnées !

— Vous ici, à cette heure, notre cher tuteur ! dit la comtesse en dissimulant son dépit ; et que venez-vous chercher dans cette maison ?

— Vous ! dit le tuteur avec un éclat de rire stupide, Ah ! cela vous étonne ? eh ! — Ne plaisantons pas, monsieur Tower ; je n'ai pas l'humeur au badinage, ce soir... Vous me voyez en colère... je suis furieuse contre mes femmes de service ; je viens de les perdre, je les cherche ; elles ont déjà trouvé des voisins pour faire des commérages, en pantomime, sans doute, car elles ne savent pas un mot des langues du pays... Vous demandez sans doute le capitaine Moss, monsieur Tower ?

— Oui, madame, vous l'avez deviné du premier coup.

— M. Moss est absent. On m'a dit qu'il a été invité à un bal, chez des Hollandais, dans le voisinage.

— C'est très-juste ; quand les guerres sont finies, les jeunes officiers dansent pour se marier.

— Il faut bien repeupler le monde quand on l'a détruit.

— Ah ! voilà une belle réflexion, madame ! Mais je suis désolé de ne pas rencontrer M. Moss.

— Voulez-vous vous reposer un instant chez moi, monsieur Tower ?

— Un instant, car j'ai quitté mon hôtel en très-grande hâte... Eh bien ! ma belle transluge, dit Tower, en s'asseyant avec une pesanteur mal dissimulée par

la légèreté d'un embonpoint de soixante ans, nous vous avons donc fait bien du mal à notre insu, puisque vous nous avez quittés si brusquement ?

— Oh ! ne parlons pas de cela aujourd'hui, monsieur Tower... »

M. Tower arrondit ses bras, ferma les yeux et s'inclina.

— Votre visite au capitaine Moss est mystère, sans doute ? poursuivit Octavie sur un ton d'indifférence très-marqué.

— Madame, je n'ai de mystères pour personne, à plus forte raison pour vous. Je voulais savoir si M. Moss pouvait me donner des nouvelles du comte Elona.

— Du comte Elona ? dit Octavie avec une émotion qu'elle n'eut pas le temps de dissimuler.

— Oui, madame, ce jeune homme ne me donne que des inquiétudes... Je le surveille de près, parce que... voyez-vous... on ne sait ce qui peut arriver. C'est un Français de Varsovie, comme on a dit... Je crains un coup de tête... Au fond, je ne sais pas trop bien ce que je crains, mais mon devoir est de tout surveiller chez moi.

— Je vais vous donner de l'air ; la chaleur est étouffante, n'est-ce pas, monsieur Tower ? dit la comtesse en se levant pour ouvrir les persiennes, Monsieur Tower, veuillez bien continuer.

— La jeune femme avait dans sa parole un trouble que M. Tower ne remarqua pas, selon son usage.

« Nous prenons ordinairement notre

repas du soir ensemble, dit Tower, le comte Elona et moi, en tête-à-tête, comme deux amis. Nous causons. Il est triste ; je l'égayé, je lui conte des histoires, je lui donne des leçons de stratégie en amour. Enfin nous faisons notre veillée le plus plaisamment que nous pouvons, dans ce pays de lous. Ce soir mon petit jeune homme n'a pas paru à l'heure ordinaire. Je l'ai cherché dans tout l'hôtel, dans la rue, au quinconce des minosas, au parc des belles Indiennes ; point de comte Elona ! Enfin, on vient de me dire qu'après le coucher du soleil on l'a vu sortir, plus triste que de coutume, avec sir Edward. Ils ont pris tous les deux le chemin de la campagne, et ils ont disparu derrière les premiers arbres ; sans se dire un seul mot...

— C'est un duel ! s'écria la comtesse, les mains sur le front et la pâleur sur le visage.

— Nous avons eu la même idée, madame, dit froidement Tower. C'est un duel, ai-je dit aussi, moi... puis, en réfléchissant, j'ai ajouté : Mais pourquoi sir Edward se battrait-il avec Elona ? quelle raison...

(La suite au prochain numéro.)